

PRÉSENTATION

Guy Ménard¹

Mary Douglas, entre autres², a bien mis en lumière le fait que plusieurs des «tabous» rituels présents dans bien des traditions religieuses de l'humanité (dont les célèbres «interdits» du Lévitique, notamment) se laissent ultimement saisir comme la manifestation culturelle d'une profonde horreur du «désordre», d'une répulsion quasi viscérale pour ce qui n'est pas «à sa place», pour ce qui est «mêlé». S'il est pourtant une réalité aussi vertigineuse qu'apparemment incontournable de cette fin de millénaire, c'est bien celle-là même du «mêlé» qui, au triste hasard des guerres, des vagues d'immigration et des déplacements de populations, est en train de soumettre la «race humaine» à un brassage vraisemblablement sans précédent dans l'histoire de l'humanité.

Inutile de dire qu'un tel phénomène ne se produit ni sans choc ni sans heurt. S'il fallait vraiment s'en convaincre, il suffirait d'évoquer le tragique borbier yougoslave, et combien de dizaines d'autres conflits — parfois larvés, souvent sanglants — où les «identités» ethniques, linguistiques, culturelles s'entrechoquent avec l'énergie souvent aveugle du désespoir.

S'il est par ailleurs bien impossible d'anticiper les transformations que ces grands bouleversements feront subir, à terme, au visage des peuples et des cultures, force est d'admettre que celles-ci risquent d'être considérables. Et, à cet égard, on

¹ Guy Ménard est professeur au département des sciences religieuses de l'Université du Québec à Montréal et directeur de *Religiologiques*.

² Mary Douglas, *De la souillure*, Paris, Maspero, 1981 [1967].

peut bien sûr se demander dans quelle mesure ces transformations affecteront la sphère du religieux et le domaine des croyances, jusqu'à quel point le brassage des populations et des cultures risque de se traduire par ce qu'on peut appeler, au moins par commodité, de nouvelles formes de «synchrétisme» religieux. C'est bien sûr cette immense et fascinante question que *Religiologiques* a voulu soulever en consacrant le présent numéro au thème du «métissage des dieux».

En abordant une fois de plus — et peut-être téméairement — un thème aussi vaste, la revue était au moins consciente qu'elle ne pouvait évidemment nourrir la moindre prétention à l'exhaustivité. Celle-ci, en revanche, a plutôt voulu offrir à ses lecteurs un certain nombre de coups de sonde susceptibles de jeter un peu plus de lumière sur la richesse, la diversité et la complexité actuelles du phénomène.

Si quelque chose ressort pourtant d'emblée d'une telle exploration, c'est bien le fait que cette réalité du «mélange» des croyances ou du «métissage» des dieux, bien qu'elle puisse certes prendre des traits caractéristiques à notre époque, est cependant loin d'être un phénomène récent et propre à ce que d'aucuns ont appelé notre postmodernité. Il est en effet frappant de voir combien, depuis des temps immémoriaux, les dieux se sont croisés — flirtant souvent les uns avec les autres, se battant tout aussi souvent entre eux, les uns imposant leurs traits à ceux — et à celles! — qu'ils avaient vaincus, les autres se déguisant à l'occasion sous les apparences des vainqueurs pour survivre plus ou moins clandestinement dans l'histoire. Il ne faut pas toujours gratter très profondément sous l'épiderme de telle figure mythique pour y retrouver la peau d'une autre. Songeons ainsi, par exemple, à l'antique Bhairav dravidien sous le Shiva de la *trimurti* brahmanique; songeons encore aux *orixas* africains encore identifiables sous les lourds manteaux des saints chrétiens dans les églises sud-américaines. Mais, aussi bien, pensons à cette Grande Déesse des temps archaïques, éconduite par le monothéisme patriarcal, mais dont on retrouve parfois la

tendresse étonnamment maternante sous la barbe sévère et jalouse du Dieu biblique...

De fait, comme le suggère Anne Morelli dans l'une des contributions de ce numéro, et quoi que puissent souvent en penser leurs adhérents, bien des traits des grandes religions historiques de l'humanité ne sont en fait souvent que la reprise — emprunt et réinterprétation — de pratiques et de croyances beaucoup plus anciennes. La crèche du jour de Noël, on le sait, avant d'accueillir les premiers vagissements de l'enfant Jésus, a d'abord été le berceau du soleil «invictus», renaissant sur l'autre versant de l'hiver...

*

Il convenait sans doute d'ouvrir ce dossier en consacrant un article à une aire géo-culturelle souvent considérée comme l'un des plus bouillonnants «laboratoires» de brassages ethno-culturels, le Brésil. Roberto MOTTA, éminent spécialiste de la question, y aborde l'étude des cultes d'origine africaine, et plus particulièrement celle du *candomblé* du Nordeste brésilien. Il y fait notamment bien voir comment les dieux du panthéon ouest-africain, exilés au Nouveau Monde avec les esclaves arrachés à la terre d'Afrique, y ont vigoureusement survécu en s'identifiant en somme à diverses figures de l'hagiographie du christianisme blanc³.

C'est également à l'aire latino-américaine que s'est intéressé pour sa part Jean-Jacques DUBOIS, mais dans sa portion plus centrale, et plus précisément le Nicaragua. Dubois y met en lumière l'homologie assez étonnante et pour le moins inattendue qu'il repère entre le choc des idéologies somoziste et sandiniste, d'une part, et, d'autre part, le vieil antagonisme déjà présent à l'époque précolombienne entre les divinités aztèques et toltèques

³ Voir également, à ce sujet, l'article de H. Urbano dans le n° 6 de *Religiologiques (Traditions amérindiennes, automne 1992)*: «Sentiment religieux amérindien dans les Andes. L'invention de l'expérience chrétienne aux XVI^e et XVII^e siècles».

— toujours «vivantes» elles aussi, à leur manière, y compris dans la sensibilité d'une certaine théologie méso-américaine de la libération.

*

L'islam contemporain — et singulièrement, bien sûr, ses formes plus militantes, voire plus intégristes — met souvent l'accent sur la *pureté* de la foi islamique et de l'identité arabomusulmane. Pourtant, note Leïla BABÈS, le paysage religieux historique et actuel est bien loin d'être aussi simple, notamment dans le cas du Maghreb (et plus particulièrement encore dans celui de la culture berbère) qui, depuis des siècles — pour ne pas dire des millénaires —, a su accueillir et absorber sans les faire disparaître pour autant bien des couches différentes de traditions religieuses. Ce faisant, l'auteure nous aide à mieux comprendre comment il se fait que cette Afrique du Nord fut d'une certaine manière si accueillante envers plusieurs «hérésies» du christianisme primitif qui donnèrent tant de fil à retordre à un saint Augustin — tout comme semblent en avoir aujourd'hui les tenants d'un islam arabe «pur et dur»...

C'est toujours en Afrique mais, cette fois, dans la partie subsaharienne du continent que nous convie l'article d'André MARY, qui s'est particulièrement intéressé à la culture des Fang du Gabon. Si, comme le fait bien voir la contribution de R. Motta, les dieux africains ont bien «pris racine» en Amérique, force est de constater que les saints et les héros de la tradition chrétienne, transplantés en Afrique par les missionnaires occidentaux, y ont, à leur tour, connu des acclimations plus ou moins... «orthodoxes» mais assez remarquables. Mary profite d'ailleurs de cette étude de terrain pour soulever d'importantes — et fort éclairantes — considérations théoriques sur la modélisation même de ces formes de «synchrétisme» religieux. Il y interroge plus précisément la pertinence du modèle — biologique — de l'hybridation (ou du «métissage») auquel il oppose celui, plus mécanique et possiblement plus éclairant, du «bricolage», une notion dont on sait qu'elle était chère à Lévi-Strauss mais aussi

bien à ce grand anthropologue de la modernité occidentale que fut, entre bien d'autres choses, Michel de Certeau⁴.

«Bricolé» en Afrique noire, le christianisme n'a-t-il pas d'ailleurs largement lui-même été, dans son culte et sa liturgie notamment, le produit d'un long et complexe «bricolage», empruntant à des traditions religieuses plus anciennes (juives, bien sûr, mais également romaines, orientales et «païennes») nombre de traits retravaillés et réinterprétés: «rebaptisés», pourrait-on dire, «à la lumière» de l'Évangile? C'est en tout cas la proposition d'Anne MORELLI dans un article qui n'a pas la prétention de fournir de résultats d'une enquête inédite mais qui a en revanche le grand intérêt de nous rappeler fort opportunément des choses que nous savons parfois — au moins confusément — mais dont nous ignorons souvent toute l'ampleur.

Missionnaire — voire colonisateur et conquérant — pendant des siècles, ce christianisme occidental, à notre époque, semble devenu étonnamment poreux et réceptif à des apports religieux provenant de traditions fort éloignées de ce que Chateaubriand a pu appeler son «génie» propre. Un des indices les plus frappants en demeure sans doute le nombre important de nos contemporains qui, tout en continuant de se référer au christianisme, n'en adhèrent pas moins à une forme ou l'autre de croyance en la *réincarnation* (dans la mouvance des spiritualités et des philosophies orientales souvent véhiculées par divers mouvements du Nouvel Age). On sait pourtant qu'en saine dogmatique chrétienne, cette idée de réincarnation est à maints égards aux antipodes mêmes de la foi en la *résurrection*. C'est à ce phénomène fort révélateur de notre temps que s'intéresse André COUTURE qui, après avoir longuement scruté la question, en vient par ailleurs à interroger le reproche de «synchrétisme» souvent adressé aux chrétiens réincarnationnistes par les tenants de l'«orthodoxie» chrétienne.

⁴ De M. de Certeau, à ce sujet, voir en particulier *L'invention du quotidien, I: Arts de faire*, Paris, UGÉ [10-18, 1363], 1980.

*

Synchrétisme religieux, bricolage des croyances, métissage des figures mythiques: les articles présentés jusqu'à maintenant ont tous, de quelque manière, abordé un aspect ou l'autre du phénomène en lien avec ce qu'on pourrait appeler les grandes traditions religieuses «classiques» de l'humanité — qu'elles soient traditionnelles (comme les religions africaines ou précolombiennes), orientales ou historiques (telles que l'islam et le christianisme). Le fait est cependant qu'un tel phénomène se laisse également repérer en dehors de ces grandes formes religieuses, et notamment à travers divers visages d'une *religiosité* plus ou moins diffuse dans la culture de notre temps.

Ainsi en est-il par exemple de cette *astrologie* dont on connaît le formidable impact sur des millions de nos contemporains — y compris, souvent, chez un grand nombre qui «bien sûr n'y croient pas mais...» S'intéressant à cette réalité, Sylvie JOUBERT croit y déceler l'émergence d'une forme de rationalité — postmoderne? — beaucoup plus polythéiste que monothéiste — mais on pourrait également dire beaucoup plus rusée et bricoleuse que froidement objective et rationnellement «pure laine»... Effet d'un retour en force de l'affect, comme l'a souvent suggéré Michel Maffesoli?⁵ Nouvel avatar de ce «polythéisme des valeurs» dont parlait pour sa part Max Weber? L'astrologie, avec son riche panthéon de corps célestes, semble en tout cas illustrer elle aussi, à sa manière, la gestion étonnamment hétéroclite de leur existence à laquelle se livrent, entre imaginaire et raison, bien des hommes et des femmes de ce temps. Elle illustre aussi, ce faisant, à quel point la religiosité contemporaine, en Occident, est elle aussi, plus souvent qu'autrement, le fruit d'un bricolage parfois audacieux (on pense

⁵ Voir, à ce sujet, le n° 3 de *Religiologiques (Jeux et traverses. Rencontres avec Michel Maffesoli, printemps 1991)*.

bien sûr à la «religion à la carte» de R. Bibby⁶) bien plus que de l'adhésion à un système cohérent de croyances et de pratiques.

Y aurait-il lieu de voir là le signe d'une sorte d'utilitarisme opportuniste (le terme, notons-le, n'aurait pas à être forcément péjoratif) typique du *Zeitgeist* de la postmodernité? On pourrait en tout cas se le demander en suivant l'enquête menée par Louise FOURNEL auprès d'un guérisseur québécois contemporain qui non seulement prend lui aussi ses distances — comme bien d'autres, au demeurant — avec l'hégémonie de la rationalité médicale moderne mais qui, en outre, fonde sa pratique thérapeutique sur une véritable polyvalence — voire sur un véritable syncrétisme — symbolique, faisant ainsi tour à tour appel à la tradition chamanique, à l'herméneutique psychanalytique et au mythe christique.

C'est à une tout autre illustration de ce phénomène que nous convie l'article de Jean GRIFFET qui s'intéresse pour sa part aux récits d'aventures et de grands voyages maritimes notamment dans la première partie de ce siècle. Griffet fait bien voir la présence d'une religiosité peu connue et pourtant fort présente, qui s'est pour ainsi dire abreuvée à plusieurs sources (le mythe de la nature ou celui des «vertus de l'air», par exemple) et dont il retrace l'évolution vers des formes plus diversifiées et plus «polythéistes», selon sa propre suggestion. «*Que sont les siècles pour la mer...*», s'interrogeait Max Gallo dans le titre de l'un de ses très beaux romans. Mais peut-on vraiment s'étonner que celle-ci n'ait jamais cessé d'inspirer — jusque et y compris en notre propre temps — de nouvelles cristallisations chatoyantes du sentiment religieux?

⁶ R. Bibby, *La religion à la carte*, Montréal, Fides, 1988 (tr. fr. de *Fragmented Gods*, Toronto, Irwin, 1987). Voir également le collectif récemment paru sous la direction de R. Lemieux et M. Milot, *Les croyances au Québec. Esquisses pour une approche empirique, Les Cahiers de recherche en sciences de la religion*, 11, Québec, U. Laval, 1992. *Religiologiques* en donnait un compte rendu dans son n° 7 (printemps 1993).

*

Les deux derniers textes de ce numéro, comme celui qui précède, d'ailleurs, n'avaient pas, à l'origine, été expressément rédigés pour faire partie de ce dossier thématique — dans lequel il a cependant paru tout à fait indiquer de les insérer compte tenu de leur pertinence. Celui d'Anne-Marie BILODEAU, condensé d'une recherche récente, signale l'importance de la contribution du grand mythologue américain Joseph Campbell. Plus connu dans les pays anglo-saxons que dans ceux de la francophonie, mais commençant à y être traduit et diffusé, Campbell est l'un de ceux qui ont beaucoup fait pour redonner ses lettres de créance et de noblesse au mythe, à une époque qui paraissait effectivement revenir de ses étroites certitudes positivistes. Par ses nombreux travaux de communication et de vulgarisation, comme à travers certains grands créateurs qui se sont beaucoup inspirés de sa pensée (on songe notamment aux cinéastes S. Spielberg et G. Lucas), Campbell a vraisemblablement marqué la culture occidentale actuelle d'une manière qu'on a sans doute du mal à soupçonner. Or celui-ci a toujours insisté pour bien montrer que les mythes, réalités vivantes, se nourrissent de l'imaginaire d'une culture elle aussi vivante — et dépérissent fatalement avec la désuétude et l'érosion de cet imaginaire. Cela explique notamment, pour Campbell, que le mythe chrétien parvienne de moins en moins à rejoindre plusieurs de nos contemporains. Force nous est donc, selon lui, d'en inventer de nouveaux. Et, en l'absence de ces grandioses élaborations mythiques que l'humanité a déjà connues, chacun se trouve en quelque sorte invité à produire son propre mythe, c'est-à-dire, somme toute — et les travaux de Campbell en seraient, aussi un merveilleux exemple — à bricoler ses propres dieux.

Dans ce domaine, pourtant, il faudrait être bien myope pour proclamer la simplicité des choses, comme il faudrait être bien téméraire pour décréter sans broncher la mort irréversible des anciens dieux — ceux dont la croyance continue de nourrir la foi de millions d'hommes et de femmes dans les diverses grandes traditions religieuses de l'humanité. Ces dernières, par ailleurs,

s'il leur arrive encore de s'ignorer, de se snober, voire de s'opposer plus ou moins violemment les unes aux autres, n'en ont pas moins appris, depuis un certain nombre de décennies, à se côtoyer un peu plus pacifiquement et à se connaître avec plus de fraternelle sincérité, cela donnant lieu à diverses formes d'œcuménisme et de dialogue inter-religieux.

L'article de Wayne TEASDALE clôt ce numéro en commentant un important événement religieux qui s'est déroulé à la fin de l'été 1993 à Chicago: le deuxième «Parlement des religions du monde», commémorant une première manifestation semblable organisée il y a un siècle, également à Chicago. À certains égards plus proche du commentaire — parfois même assez enthousiaste! — que de l'«article savant», ce texte a néanmoins le grand intérêt de marquer l'importance de cet événement qui n'a pas fait la bruyante manchette des journaux (peut-être faut-il hélas plus de morts et plus d'obus pour y avoir accès...) bien qu'il ait réuni d'importants leaders de toutes les grandes traditions religieuses du monde, venus poursuivre ce dialogue inter-religieux amorcé il y a un siècle, notamment sous l'impulsion du grand Vivekananda. Le fait que le respect total de l'identité de l'autre ait fait d'emblée partie de cet esprit œcuménique pourrait, à première vue, paraître éloigner cet article du thème de ce numéro — qui accentue au contraire les traverses et les interpénétrations religieuses. Quand les dieux se font la guerre, suggérait — encore — Max Weber, les humains sont tranquilles... Qui sait pourtant ce qui risque de se produire dans le ciel des Immortels lorsque les simples mortels qui leur vouent un culte sont non seulement «tranquilles», mais lorsqu'ils se mettent en plus à se parler et à s'apprécier mutuellement...

*

Inutile de le dire, beaucoup d'autres fascinantes formes contemporaines de «mélange» religieux auraient pu se retrouver dans ces pages. Songeons par exemple aux nouveaux visages de l'islam qui se dessinent depuis quelques décennies maintenant, que ce soit par exemple dans les banlieues-dortoirs des grandes

viles françaises ou plus récemment, dans celles de Montréal; songeons encore aux inévitables transformations que risquent de subir, à terme, certaines formes religieuses tel le vaudou haïtien dès lors que, déjà transplanté d'Afrique en Amérique, il se retrouve de nouveau déraciné avec l'immigration, tout en reprenant une vigueur peu connue mais bien réelle dans plus d'une grande ville nord-américaine. Mais on pourrait aussi bien penser à cette diffusion encore modeste et tout de même étonnante du bouddhisme tibétain depuis l'invasion chinoise, dans les années cinquante, qui força à l'exil des milliers de Tibétains. Or voici qu'une tradition repliée pendant des siècles dans les vallées inaccessibles des plus hautes montagnes du monde en arrive aujourd'hui à reconnaître dans des enfants occidentaux la réincarnation de certains de ses grands maîtres spirituels...

Il y a assurément dans ces phénomènes — et dans combien d'autres encore — des sources d'interrogation passionnantes pour les sciences humaines qui s'intéressent aux métamorphoses du phénomène religieux en notre temps.

*

Métissage: en saine étymologie, le terme provient bien sûr du latin *mixtus*, «mélange». Nous en voudra-t-on, cependant, de solliciter quelque peu, en terminant, la permissivité lacanienne (l'inconscient, après tout, ne se moque-t-il pas lui-même de la frontière des langues?) pour suggérer que le mot *métis*, en grec, est le nom que prend l'intelligence lorsqu'elle se déploie sous sa forme subtile et rusée bien plus que sous celle d'un triomphalisme grandiose...